

Jonathan Coe

La Maison du sommeil



folio

COLLECTION FOLIO

Jonathan Coe

La Maison du sommeil

*Traduit de l'anglais
par Jean Pavans*

Gallimard

Titre original :

THE HOUSE OF SLEEP

© Jonathan Coe, 1997.

© Éditions Gallimard, 1998, pour la traduction française.

Né en 1961 à Birmingham, en Angleterre, Jonathan Coe a fait ses études à Trinity College à Cambridge. Il a écrit des articles pour le *Guardian*, la *London Reviews of Books*, le *Times Literary Supplement*...

Il a reçu le prix Femina étranger en 1995 pour son quatrième roman, *Testament à l'anglaise* (Folio n° 2992), et le prix Médicis étranger en 1998 pour *La Maison du sommeil*.

NOTE DE L'AUTEUR

Les chapitres impairs de ce roman se déroulent pour l'essentiel dans les années 1983-1984.

Les chapitres pairs se déroulent pendant la deuxième quinzaine de juin 1996.

« J'ai vraiment perdu la notion du temps. Si on n'a plus de centre émotionnel... », elle s'interrompt, fit un effort, et reprit d'une voix rauque, «...c'est ce qui arrive. Des éternités... des fractions de secondes... ça revient au même. On n'a plus le sens ordinaire des mesures. »

ROSAMOND LEHMANN,
Le Jour enseveli



État de veille

1

C'était leur dispute finale, ça, c'était clair. Mais il avait beau s'y attendre depuis des jours, peut-être même des semaines, rien ne pouvait endiguer le flot de colère et de rancœur qu'il sentait à présent monter en lui. Elle était dans son tort, et avait refusé de l'admettre. Chaque argument qu'il avait tenté d'avancer, chaque effort pour se montrer raisonnable et conciliant avait été déformé, distordu et retourné contre lui. Comment osait-elle ressortir cette soirée parfaitement innocente qu'il avait passée avec Jennifer à La Demi-Lune ? Comment osait-elle dire que son cadeau était « pitoyable », et prétendre qu'il avait l'air « louche » en le lui offrant ? Et comment *osait-elle* lui ressortir sa mère — sa *mère*, entre toutes les personnes au monde ! — et lui reprocher de la voir trop souvent ? Comme si c'était une façon de mettre en doute sa maturité ; sa *masculinité*, même...

Il regardait droit devant lui, insensible, aveugle aux lieux et aux gens autour de lui. « Salope », pensa-t-il, en se rappelant ce qu'elle lui avait dit.

Et puis, très fort, à travers ses dents serrées, il cria : « SALOPE ! »

Après quoi, il se sentit légèrement mieux.

*

Énorme, grise et imposante, la propriété d'Ashdown se dressait sur un promontoire, à une vingtaine de mètres de la falaise à pic, qu'elle surplombait depuis plus d'un siècle. Toute la journée, les mouettes tournoyaient autour de ses flèches et de ses tourelles, avec des gémissements stridents. Jour et nuit, les vagues se brisaient furieusement contre la paroi rocheuse, et résonnaient comme un grondement de camions dans les salles glaciales et le dédale de couloirs de la vieille bâtisse. Même les recoins les plus vides d'Ashdown — qui était désormais presque entièrement vide — n'étaient jamais silencieux. Les pièces les plus habitables se concentraient frileusement au premier et au deuxième étage, face à la mer, et dans la journée un froid soleil les inondait. La cuisine, au rez-de-chaussée, était longue, en forme de L, avec un plafond bas ; elle n'avait que trois fenêtres minuscules, et était constamment plongée dans l'ombre. La beauté sinistre et arrogante d'Ashdown masquait le fait qu'elle était profondément inadaptée à toute présence humaine. Ses plus anciens et plus proches voisins se rappelaient vaguement, mais sans tout à fait y croire, qu'elle avait été jadis une résidence privée, demeure d'une famille réduite à huit ou neuf membres. Mais vingt ans plus tôt elle avait été acquise par la

nouvelle université, et elle abritait à présent deux douzaines d'étudiants : population nomade, aussi changeante que l'océan qui grondait à son pied, en déployant jusqu'à l'horizon les inlassables moutonnements de son vert maladif.

*

Les quatre inconnus assis à sa table lui avaient peut-être demandé la permission de se joindre à elle. Ou peut-être pas. Sarah ne parvenait pas à s'en souvenir. Et voilà qu'une dispute semblait couvrir, mais elle n'écoutait pas ce qu'on disait, même si elle percevait leurs voix, qui montaient et retombaient en un contrepoint irascible. Ce qu'elle entendait et voyait dans sa tête était à cet instant bien plus réel. Un seul mot venimeux. Des yeux brûlant d'une haine presque impersonnelle. Un terme qu'on lui avait moins adressé que craché au visage. Une rencontre qui avait duré... deux secondes ? moins ?... mais qu'elle se repassait mentalement, malgré elle, depuis plus d'une demi-heure. Ces yeux ; ce mot ; il n'y avait pas moyen de s'en débarrasser, ne fût-ce qu'un instant. Et même à présent que les voix enflaient et s'excitaient autour d'elle, elle se sentait submergée par une nouvelle vague de panique. Elle ferma les yeux, soudain prise de nausée.

L'aurait-il agressée, se demanda-t-elle, s'il n'y avait pas eu tant de monde dans la grand-rue ? L'aurait-il poussée sous un porche ? Aurait-il essayé de lui arracher ses vêtements ?

Elle souleva sa tasse de café, la porta à quelques

centimètres de ses lèvres, regarda fixement les mouvements de sa surface huileuse. Elle la tint plus fermement. Le liquide se stabilisa. Ses mains ne tremblaient plus. La crise passa.

Autre possibilité : si ce n'était qu'un rêve ?

« Pinter ! » fut le premier mot de la dispute qui attira son attention. Elle se força à regarder la personne qui l'avait prononcé et à se concentrer.

Ce nom avait été lancé d'un ton las et incrédule, par une femme qui tenait un verre de jus de pomme dans une main, et une cigarette à demi consumée dans l'autre. Elle avait des cheveux courts, d'un noir de jais, une mâchoire carrée et des yeux sombres et vifs. Sarah la reconnut vaguement, pour l'avoir déjà vue au Café Valladolid, mais elle ignorait son nom. Elle devait plus tard apprendre que c'était Veronica.

« C'est vraiment typique ! » ajouta la jeune femme ; puis elle ferma les yeux en tirant une bouffée de sa cigarette. Elle souriait ; sans doute prenait-elle la discussion moins au sérieux que l'étudiant maigre, terreux et grave assis en face d'elle.

« Les gens qui ne connaissent rien au théâtre, poursuit Veronica, parlent *toujours* de Pinter comme s'il faisait partie des grands.

— D'accord, fit l'étudiant. J'admets qu'il est surestimé. Je l'admets, mais justement, c'est bien la preuve de ce que j'avance.

— La *preuve* de ce que tu avances ?

— La tradition théâtrale anglaise d'après-guerre, expliqua l'étudiant, est tellement... étiolée...

— Pardon ? intervint une voix à l'accent australien. Quel mot tu as dit ?

— Étiolée, répéta l'étudiant. Tellement étiolée qu'il y a une seule personnalité qui...

— Étiolée ? insista l'Australien.

— Ne fais pas attention, dit Veronica en souriant de plus belle. Il cherche seulement à nous impressionner.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Va voir dans le dictionnaire, répondit sèchement l'étudiant. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a un seul auteur dans tout le théâtre anglais d'après-guerre qui puisse prétendre à une quelconque envergure, même s'il est surestimé. Lourdemment surestimé. *Ergo*, le théâtre est mort.

— *Ergo* ? fit l'Australien.

— Il est fini. Il n'a plus rien à offrir. Il n'a aucun rôle à jouer dans la culture contemporaine de ce pays, ni d'aucun autre pays.

— Donc, ce que tu veux me faire comprendre, c'est que je perds mon temps ? demanda Veronica. Que je suis en dehors de tout le... *Zeitgeist* ?

— Absolument. Tu devrais changer de filière tout de suite. Tu devrais faire des études de cinéma.

— Comme toi ?

— Comme moi.

— Ma foi, c'est intéressant, dit Veronica. Je veux dire, réfléchis à tes présupposés. D'abord, selon toi, puisque je m'intéresse au théâtre, c'est forcément ça que j'étudie. Faux : je fais de l'économie. Ensuite, tu es convaincu de posséder une sorte de vérité absolue ; je... eh bien, je trouve que c'est une caractéristique très *masculine*, c'est tout ce que je peux dire.

— Je suis un homme, fit observer l'étudiant.

— C'est également significatif que Pinter soit ton dramaturge préféré.

— En quoi est-ce significatif ?

— Parce qu'il écrit des pièces pour les garçons. Les garçons intelligents.

— Mais l'art est universel : tous les vrais écrivains sont hermaphrodites.

— Ah ! » fit Veronica avec un rire ravi et méprisant. Elle écrasa sa cigarette. « D'accord, tu veux parler des sexes ?

— Je pensais que nous parlions de culture.

— L'un ne va pas sans l'autre. La question du sexe intervient partout. »

Ce fut au tour de l'étudiant de rire. « C'est une des remarques les plus insensées que j'aie jamais entendues. Si tu veux tant parler des sexes, c'est uniquement parce que tu as peur de parler de valeur artistique.

— Pinter ne plaît qu'aux hommes, répliqua Veronica. Et pourquoi plaît-il aux hommes ? Parce que ses pièces sont misogynes. Elles font écho à la misogynie inscrite au plus profond de la psyché masculine.

— Je ne suis pas misogyne.

— Bien sûr que si ! Tous les hommes détestent les femmes.

— Tu ne crois pas ce que tu dis.

— Oh si, je le crois !

— J'imagine que tu considères tous les hommes comme des violeurs potentiels ?

— En effet.

— Eh bien, voilà une autre affirmation insensée.

— Le sens est très clair. Tous les hommes ont le potentiel pour devenir des violeurs.

— Tous les hommes ont le *moyen* de devenir des violeurs. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

— La question n'est pas de savoir si tous les hommes ont... l'attirail nécessaire. Ce que je dis, c'est qu'il n'y a pas un seul homme sur terre qui n'éprouve pas, dans un petit recoin glauque de son âme, une profonde rancœur, une intime jalousie envers nos pouvoirs, et que cette rancœur sombre parfois dans la haine et, par conséquent, peut sombrer dans la violence. »

Un bref silence suivit ce discours. L'étudiant tenta de dire quelque chose, mais hésita. Puis il parut prêt à déclarer autre chose, mais renonça. Finalement, tout ce qu'il trouva à répondre fut : « Peut-être, mais tu n'en as aucune preuve.

— La preuve se trouve partout autour de nous.

— Sans doute, mais ce n'est pas une garantie objective.

— L'objectivité, rétorqua Veronica en allumant une autre cigarette, c'est la subjectivité masculine. »

Le silence provoqué par cette affirmation définitive, plus long que le premier et quelque peu estomaqué, fut rompu par Sarah elle-même.

« Je pense qu'elle a raison. »

Tout le monde à table se tourna pour la regarder.

« Pas à propos de l'objectivité, je veux dire... en tout cas, je n'y avais jamais pensé sous cet angle... mais à propos de l'hostilité fondamentale de tous les hommes, et du fait qu'on ne sait jamais comment elle va... exploser. »

Veronica croisa son regard. « Merci, fit-elle avant de se retourner vers l'étudiant. Tu vois ? J'ai un soutien unanime. »

Il haussa les épaules. « Simple solidarité féminine, rien de plus.

— Ce n'est pas ça. Mais ça m'est arrivé, vous comprenez, dit Sarah d'une voix précipitée et tremblante qui retint leur attention. Exactement ce dont vous êtes en train de parler. » Elle abaissa son regard et vit ses yeux vaguement reflétés par la surface noire de son café. « Pardonnez-moi, je ne connais même pas vos noms ni rien. Je ne sais même pas pourquoi j'ai dit ça. Je crois que je ferais mieux de m'en aller. »

Elle se leva, se retrouva coincée, les cuisses bloquées par le bord de la table ; et se faufiler derrière l'Australien et l'étudiant sérieux ne fut pas une partie de plaisir. Elle avait les joues en feu. Elle était sûre que tout le monde la dévisageait comme si elle était folle. Personne ne dit mot jusqu'à ce qu'elle parvienne à la caisse, mais, en ramassant sa monnaie (Slattery, le patron du café, était plongé dans son bouquin et son indifférence), elle sentit le contact d'une main sur son épaule et, se retournant, vit Veronica qui lui souriait. C'était un sourire timide, presque implorant — très différent des rictus combatifs qu'elle lançait à ses adversaires à table.

« Écoutez, dit-elle, je ne sais pas qui vous êtes, ni ce qui vous est arrivé, mais... dès que vous voudrez en parler...

— Merci, répondit Sarah.

— En quelle année êtes-vous ?

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TESTAMENT À L'ANGLAISE, prix Femina étranger, 1995
(Folio n° 2992)

LA MAISON DU SOMMEIL, prix Médicis étranger, 1998

Aux Éditions Grègès

JAMES STEWART



La Maison du sommeil Jonathan Coe

Cette édition électronique du livre
La Maison du sommeil de Jonathan Coe
a été réalisée le 26 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070412570).

Code Sodis : N50091 - ISBN : 9782072451065.

Numéro d'édition : 179733.